

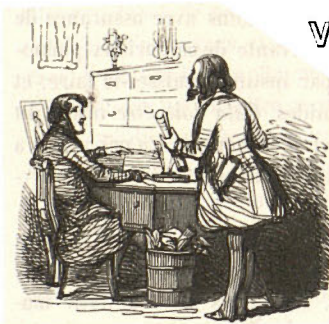


## L'HOMME DE LETTRES.

Lettre à M. Léon Curmer.

Et nunc reges, intelligite.

Mon cher éditeur,



**V**ous me demandez le portrait de l'homme de lettres. La tâche est délicate ; car c'est un personnage qui goûte peu la critique, quand elle s'adresse à lui. Cependant je pourrais m'y résoudre, si vous vouliez d'abord répondre à cette question : « Qu'est-ce qu'un homme de lettres ? » En étudiant la nomenclature des autres professions, j'arrive assez facilement à me rendre compte des termes divers qui les font reconnaître. L'épicier, c'est celui qui vend des épices ; le fruitier, celui qui vend des fruits ; le droguiste, celui qui vend des drogues. Évidemment l'homme de lettres ne peut être ainsi défini.

Si nous tous, qui disposons des mots les uns à côté des autres, avons été nommés simplement des écrivains, on aurait pu dire : « L'écrivain est celui qui écrit ; l'homme de lettres, celui qui sait écrire. » Mais alors combien nous resterait-il d'hommes de lettres ? Ce ne serait plus une classe à étudier ; ce serait un infiniment petit dans un tout immense.









Lorsqu'on inventa la Société des gens de lettres, j'avais pensé rencontrer pour notre problème une solution facile. « L'homme de lettres, me disais-je, c'est celui qui est membre de la Société des gens de lettres ! » Toutefois une nouvelle difficulté survint. Quel nom donner à tous les écrivains restés en dehors de la Société ? Il y a, certes, parmi ceux-là des gens d'assez bonne compagnie pour mériter d'être appelés quelque chose. Il aurait fallu, d'ailleurs, en saine logique, que la Société, qui ne devait se composer que d'hommes de lettres, indiquât les signes auxquels se reconnaîtrait un homme de lettres. Je ne comprends pas une classification, si l'on n'établit certains caractères qui lui soient propres. Mais ce serait faire comme tout le monde, et les gens de lettres se gardent bien de cette vulgarité. Il suffit d'écrire à la Société, ou de se présenter en disant : « Messieurs, je suis homme de lettres ; » et aussitôt on entonne en chœur le *Dignus es intrare*. Cette absence de méthode était peut-être, après tout, la seule méthode possible. Vous figurez-vous, en effet, quels tumultueux orages produirait la discussion des titres du récipiendaire ? Quelles luttes d'amours-propres, quel conflit de vanités, quel déluge de prétentions ! Et puis, sur quoi fonder les exclusions ? Celui qui a fait un huitième de vaudeville, n'a-t-il pas autant de droits à se dire homme de lettres que celui qui a fait le huitième de tous les vaudevilles ? Celui qui a écrit une page de prose, ne peut-il pas prendre le même titre que le plus fécond de nos romanciers ? Le chansonnier le plus ignoré du caveau moderne n'est-il pas citoyen de la république des lettres aussi bien que le Chantre du Vieux Drapeau ? Tout cela est incontestable sans doute, mais tout cela augmente mon embarras, quand je m'essaie à définir l'homme de lettres. C'est donc à vous, mon cher éditeur, que je m'adresse, pour combler cette lacune de notre vocabulaire. Vous qui tous les jours vous rencontrez face à face avec les princes de la littérature, vous qui voyez ces grands hommes en déshabillé, et les touchez par le côté matériel, instruisez-nous ; car nous avons soif de connaître.

ELIAS REGNAULT.

### Réponse de M. E. Curmer.

Genus irritabile vatum.

Qui, moi, que j'aïlle, profane, me mêler aux habitants de l'Olympe pour leur demander ce qu'ils sont, et ce qu'il faut penser d'eux ! que j'aïlle, audacieux Titan, faire la guerre aux Dieux ! car ce serait leur faire la guerre que de les peindre d'après nature ; je ne me sens pas capable d'une si haute témérité. Sans aller prendre mon essor aux régions éthérées où tourbillonne leur imagination, j'ai bien assez des soins matériels qu'ils me donnent ici-bas. Vous ne connaissez pas, et puissiez-vous ne jamais les connaître, toutes les tribulations, les soucis, les angoisses qui s'attachent à l'éditeur, quand le magnétisme commercial le met en rapport avec une réunion d'hommes de lettres. Que de ménagements à prendre ! que d'assauts à subir ! que de prétentions à caresser ! que de visites à faire ! que de visites à éviter ! Qu'il lui faut d'habiles mensonges, de rusés détours de biais diplomatiques ! Les écrivains connus

se tiennent à distance, les inconnus l'assiègent : les célébrités le rançonnent, les nulités l'accablent de leur désintéressement. Tantôt c'est un écolier qui lui envoie les premiers essais de son adolescence ; tantôt c'est une dame respectable qui lui offre les prémices de sa maturité. Ici c'est un sous-préfet qui lui adresse le fruit de ses loisirs administratifs ; là c'est un percepteur qui lui transmet une dissertation faite entre deux balances de compte. Chaque jour les bureaux de poste vomissent des manuscrits : c'est un torrent, c'est un cataclysme. En vain l'éditeur veut fuir la tempête : le manuscrit se fait homme pour mieux le tourmenter. On sonne, c'est un manuscrit ; il se met à table, un manuscrit l'interrompt ; il sort, un manuscrit est sur l'escalier ; il rentre, un manuscrit est sous la porte-cochère ; il se couche, les manuscrits le poursuivent dans son sommeil : ils inondent son chevet, s'entassent sur sa poitrine, et se dressant en pile, lui font un horrible cauchemar. Haletant, pantelant, gémissant, il se lève, et voit renaître les mêmes jours et recommencer les mêmes nuits. Ah ! si pour l'homme de lettres la montée est rude vers le temple de la gloire, pour l'éditeur elle ne l'est pas moins vers le temple de la fortune.

Vous raconterai-je ensuite les impitoyables colères, les mesquines rancunes des auteurs qu'une médiocrité trop désespérante a fait repousser ? S'ils ont accès dans un journal, leur furieux dépit s'abat sur l'œuvre à laquelle ils n'ont pu prendre part ; ils poursuivent l'éditeur dans sa publication, le menacent dans son industrie, le compromettent dans sa fortune. Trop heureux celui-ci lorsque, averti à temps de ces hostiles projets, il consent à reprendre le manuscrit dédaigné, quitte à l'enfouir dans ses cartons, et à en porter le prix à l'article. Profits et Pertes.

Puis viennent les reproches sous forme d'avis, les jalousies sous l'apparence de l'intérêt. Pendant que l'auteur tout frais sorti de la presse chante avec ravissement son *exegi monumentum*, ses confrères accourent en foule gourmander l'éditeur pour avoir introduit des pages aussi faibles à côté de leurs chefs-d'œuvre. C'est un cercle de vanités qui se croisent, se heurtent, se combattent, et prennent l'éditeur pour confident et victime.

Et vous voulez que j'aie rassembler sur ma tête tous les orages de la littérature, en m'élevant *ultra crepidam* ! Non, mon cher collaborateur, non : je ne veux pas vous faire concurrence. Si vous ne pouvez définir l'homme de lettres, étudiez-le dans ses classes diverses : faites-en la nomenclature ; soyez le Linnée de cette branche d'histoire naturelle. Mais rappelez-vous que souvent on s'égare en voulant trop simplifier. Ne cherchez donc pas à définir ce qui est indéfinissable ; car l'homme de lettres est un être multiple, un composé bizarre de formes dissemblables, un géant à cent têtes parlant toutes un langage différent, un ange et un démon, beau et laid, bas et sublime, fier et rampant, humble et colère, extravagant et sensé, menaçant et soumis, esclave et tyran. Ne me compromettez pas avec lui ; voilà tout ce que je vous demande.

LÉON CURMER.

## PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE DE L'HOMME DE LETTRES.

Erudimini qui judicatis terram.

Lorsque Noé accumulait dans son arche les trésors réservés du monde à venir, il prit parmi les animaux connus sept individus de chaque espèce, pour la gloire et les besoins des générations futures. Si l'homme de lettres avait vécu du temps de Noé, jamais les flancs de l'arche sainte n'eussent suffi à contenir toutes les diversités de cette création. La tâche eût d'ailleurs été trop rude pour cet homme méritant devant le Seigneur, s'il lui avait fallu choisir sept espèces de chaque genre, et sept variétés de chaque espèce, et sept nuances de chaque variété, et sept rayons de chaque nuance. Cet encombrement aurait singulièrement gêné la marche du navire patriarcal : il était réservé pour le moderne vaisseau de l'état.

Il n'y a pas, dans la société, de classe si nombreuse, si variée, si composée que celle des hommes de lettres : il n'y a pas de métier où il y ait tant de concurrents, pas de camp où il y ait tant de rivaux. Poètes, historiens, philosophes, romanciers, dramaturges, journalistes, publicistes, feuilletonnistes, vaudevillistes, tous se pressent, se poussent, se heurtent, se coudoient, se foulent, s'écrasent. Malheur à celui qui n'a pas les reins forts et les bras vigoureux ! car il sera étouffé sous les pieds de ses voisins. Malheur à celui qui n'a pas la voix puissante ! car elle ira se perdre au milieu des bruits confus de la tempête littéraire. La multitude s'en va toujours grossissant, toujours se recrutant. Chaque jour voit improviser une page nouvelle qui constitue les droits d'un nouveau littérateur. Comme les titres ne se fondent ni sur le bon ni sur le mauvais, mais simplement sur une façon, sur un arrangement de mots, le moindre essai fait un écrivain, la moindre rime fait un poète. Devant cette population si mobile, si élastique, l'analyse s'arrête, la statistique recule impuissante. Vouloir classer les hommes de lettres, c'est vouloir classer les nuages.

Dans une carrière ainsi ouverte à tout venant, il ne peut y avoir d'usurpation de titres. Dites que vous êtes musicien, sans savoir la musique, dites que vous êtes menuisier, sans avoir jamais manié le rabot, on se rira de vous ; dites que vous êtes homme de lettres, sans avoir jamais fait vos preuves, vous serez cru sur parole. C'est une qualité qui sert à couvrir les nullités oisives, les inutilités sociales.

Contre ces prétentions, il n'y a pas de contrôle possible : contestez le titre d'homme de lettres au plus imbécile des rentiers, il lui suffit, pour vous donner tort, d'aller rêver une pastorale au clair de la lune ou au bord d'un ruisseau.

Certains heureux du siècle veulent cumuler les gloires du Parnasse avec les profits matériels de quelque bon emploi. Ils donnent aux muses leurs heures de loisir, et invoquent Apollon à leurs moments perdus. On en rencontre dans toutes les classes de la hiérarchie administrative, à tous les degrés des fonctions judiciaires, dans toutes les branches de la grande et de la petite industrie. Il y a des hommes de lettres dans



la finance, des hommes de lettres dans la robe, des hommes de lettres dans l'armée. Chaque catégorie fournit son contingent.

Cependant il y a de par le monde l'homme de lettres spécial, celui qui vit de sa prose, qui a un éditeur, et quelquefois des lecteurs; qui a, selon sa puissance, une coterie ou une cour, des prôneurs ou des flatteurs, un nom ou une renommée. Dans celui-ci du moins on est forcé de reconnaître quelque chose de grand, de gigantesque : c'est la vanité. Qu'il soit faible de corps, faible de cœur, faible de conscience, il est toujours fort dans sa vanité. Appuyé sur elle, il défie toute critique, repousse tout contrôle, nie toute supériorité : il se pose, il se drape, il monte sur le piédestal, se fait divinité, s'enivre d'encens, et se pare de ses œuvres comme d'une brillante auréole.

C'est là sans contredit une des causes les plus fréquentes de ces chutes prématurées de jeunes talents dont on pouvait mieux attendre. Un premier succès égare, exalte outre mesure, et l'auteur qui dès son début a recueilli de la gloire à bon marché, ne se donne plus la peine de mériter des triomphes de meilleur aloi. Une fois enrôlé parmi les célébrités du jour, il se dispense de nouvelles études. Depuis qu'il fait des livres, il ne lit plus. Qu'a-t-il besoin de s'instruire? il instruit les autres. Qu'a-t-il besoin de modèles? Il n'a qu'à se regarder. Sa provision d'idées est complète : il les verse dans le roman, il les verse dans le feuilleton, il les verse dans le drame. Le fond de sa pensée est stéréotypé : les façons de son style sont clichées : affaissé sous ses lauriers, il se creuse une ornière d'où il ne sort pas, se nourrit de son passé, se copie sous toutes les formes, et se rend à chaque instant coupable de contrefaçon envers lui-même.

C'est ainsi que la vanité jette dans une dédaigneuse immobilité, et que l'intelligence s'épuise dans une admiration stérile de ses propres œuvres. Pygmalion amoureux de sa statue, Narcisse amoureux de lui-même, voilà le type et le prototype de l'homme de lettres.

On pourrait à ce sujet raconter des anecdotes qui sembleraient fabuleuses. Entre mille j'en choisis une, parce qu'elle est la plus courte.

Un homme de lettres, membre de l'Institut, commande son portrait à un de nos jeunes peintres. Celui-ci, artiste d'un rare talent, mais éloigné des cercles où se font les réputations, saisit avec un joyeux empressement cette occasion d'arriver à la célébrité qu'il mérite. « Un homme de lettres, me disait-il, un homme de lettres est une trompette; qu'il soit content de son portrait, il fera son tapage, et ma fortune est assurée. » Mon ami se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un homme qui travaille à son avenir. Il réussit au delà de ce qu'il avait espéré : c'était une peinture digne des plus grands maîtres, et si quelque chose survit de la gloire de l'académicien, ce sera sans contredit son portrait. A peine le dernier coup de pinceau est-il donné, que l'artiste invite son futur Mécène à venir se contempler. Celui-ci se pose en face de la toile, fait un pas en avant, deux pas en arrière, regarde par la droite, se penche vers la gauche, puis, après cinq minutes de profonde méditation : « Mon cher, dit-il, il y a bien dans l'œil droit quelques-uns de mes ouvrages, mais l'œil gauche ne dit rien... Et le front ! tenez, il n'y a pas dans le front une seule de mes pensées ;

on y chercherait vainement mes *Études sur la politique moderne*, mon *Histoire des Arabes* <sup>1</sup>.... Puis la tête manque d'auréole.... Décidément ce n'est pas ça, mon cher monsieur, ce n'est pas ça, la tête manque d'auréole. » L'artiste se mordit la moustache, et il attend encore une trompette.

## PHYSIOLOGIE INDIVIDUELLE.

Pour étudier l'homme de lettres dans sa physiologie individuelle, je voudrais bien vous conduire chez une célébrité littéraire, vous montrer « le lion dans sa tanière. » Mais je ne saurais dire où il demeure; car c'est là un des traits caractéristiques de l'homme de lettres : il ne donne pas son adresse. Il prend rendez-vous dans un café, dans un bureau de journal, dans un cabinet de lecture; mais il n'est jamais chez lui. Le mystère dont il enveloppe ses pénates a provoqué plus d'un commentaire. Ceux qui se plaisent à chercher de la poésie dans tous les travers, prétendent que c'est pour protéger le sanctuaire de l'intelligence contre le souffle impur des profanes. Ainsi la sybille antique écartait les mortels de l'autre sacré d'où sortaient les oracles. D'autres assurent que c'est pour échapper à l'apprentissage militaire de la garde nationale.

Cette observation prosaïque pourrait être plus vraie; et cela se conçoit. Si la garde nationale est une belle institution dans un temps de guerre et de trouble, en temps de paix elle n'a de sens comme troupe active qu'à défaut d'armée permanente. Mais lorsqu'une garnison de cinquante mille hommes protège de ses épaisses baïonnettes toutes les autorités responsables et irresponsables, l'homme intelligent a quelques droits à l'insubordination, dès qu'on l'appelle aux portes d'un jardin royal pour faire la guerre aux chiens en liberté et aux hommes en blouse, pour saluer d'un port d'armes une croix et un-hausse-col. Les hommes de lettres n'ont pu s'accoutumer à cette comédie militaire : aussi sont-ils les victimes de la milice bourgeoise, les martyrs du conseil de discipline.

Certains gens qui se disent bien informés prétendent, il est vrai, que si l'homme de lettres ne donne pas la clef de sa demeure, c'est moins dans la crainte des billets de garde que des exploits judiciaires. La garde nationale n'est selon eux que la cause apparente; le créancier est la cause réelle du mystère : on accuse ouvertement le gendarme, et l'on se dérobe furtivement à l'huissier. Nous convenons que l'une et l'autre visite a son côté désagréable; mais si l'homme de lettres donne de la besogne à l'huissier, il n'est pas sans excuse; car de toutes les créatures vivantes, il n'en est pas une qui soit plus dévorée par les marchands d'argent. Cela s'explique. Les lettres de change de l'homme de lettres ressemblent à son avenir : elles ont

<sup>1</sup> Il n'y a que le titre de ces ouvrages qui ne soit pas historique dans l'anecdote.

toujours quelque chose d'éventuel. L'usurier le sait, et dispose les chiffres en conséquence. D'ailleurs l'écrivain emprunte toujours sur ses espérances, et comme ses espérances sont exagérées, il ne s'arrête pas à l'exagération des intérêts. Il se flatte que la gloire ne comptera pas avec lui, et il ne compte pas avec l'usurier. Malheureusement les lettres de change arrivent à l'échéance avant les titres à la célébrité ; et de ses triomphes anticipés il ne reste que les engagements souscrits. A mesure que ses illusions tombent, ses dettes s'amassent, enflées au centuple par une prévoyance toute hébraïque. Il n'est donc pas étonnant que l'homme de lettres mette quelque sans-çon avec les fils d'Isaac circoncis ou incirconcis, et qu'il oppose parfois la ruse aux iniquités légales de l'usure.

Au reste, l'habitation de l'homme de lettres est toujours située à l'une des extrémités de l'échelle architecturale. Il demeure au sixième ou au premier ; au sixième lorsqu'il débute, au premier lorsqu'il est à l'état de célébrité. Comme cette célébrité dépend souvent d'une inspiration fortuite, d'une page heureuse, il s'y élance sans transition, et franchit d'un bond tous les degrés entre le besoin et la superfluité. Il n'y a pas pour lui d'étages intermédiaires. C'est une vie toute de gloire ou de ténèbres, de misère ou d'opulence. Il est permis de croire qu'au temps d'Horace l'*auræa mediocritas* pouvait exister pour l'homme de lettres ; mais dans notre siècle ce n'est qu'un beau rêve. L'écrivain végète ou respandit, malheureux artisan ou puissant monarque.

Le plus ordinairement ces mutations subites entraînent dans quelque somptueuse exagération. Les riches d'un jour font rarement preuve de goût. C'est pour cela sans doute que la célébrité littéraire a imaginé la grotesque réhabilitation du mobilier moyen âge. C'était une manière facile de se distinguer ; et bientôt tout homme de lettres eut son lourd bahut, sa table vermoulue à jambes torses, son étagère appuyée sur des têtes grimaçantes. De vieux plâtres, de vieux cadres, de vieux fauteuils, de vieilles porcelaines, de vieilles tapisseries, firent les délices des novateurs de l'époque, et les partisans fanatiques du progrès s'entourèrent de dagues, de pertuisanes, de claymores et de haches d'armes, passées à l'état inoffensif de décorations.

Bientôt l'homme de lettres voulut se transformer lui-même et apparaître comme l'habitant ressuscité d'un autre siècle. Alors vinrent les barbes moyen âge, la chevelure moyen âge, et, ce qui fut plus fâcheux pour le public, le style moyen âge. Il se fit comme une irruption de barbares qui représentaient toutes les contrefaçons vivantes de l'homme des anciens jours, depuis Louis XV jusqu'à Clodion-le-Chevelu. Alors on put rencontrer la coiffure de saint Louis en omnibus, la barbe de Henri III en voiture à vapeur, et le chapeau du duc de Guise à l'estaminet.

Aujourd'hui cependant il s'est fait une réaction en faveur du bon goût, qui, en fait de costume, n'est autre chose que le goût commun. Sauf quelques exceptions opiniâtres, l'homme de lettres se rase, se coiffe et s'habille à l'instar de tous les bipèdes civilisés.

Parmi les systèmes sociaux que l'homme de lettres place au rang des choses surannées, celui pour lequel il professe le plus fastueux mépris, c'est le mariage. Mais

ce n'est qu'un mépris de forme, une antipathie contre le sacrement ; car il pratique la monogamie. Il s'attelle avec constance à une compagne de rencontre ; et, tout fier de braver le joug de la loi, il subit avec résignation les entraves non moins pesantes de l'illégitimité. Il accepte toutes les charges de la paternité, et se glorifie de rester garçon ; il a tous les déboires du ménage, et se vante d'être indépendant. Il affronte les luttes les plus orageuses, les tracasseries les plus cruelles, et se console en disant : « Je puis tout rompre d'un mot. » Mais ce mot il ne le prononce pas, et ne saura jamais le prononcer ; car, au moment où il va prendre une résolution vigoureuse, cette femme qui le tyrannise après l'avoir charmé, lui apparaît comme une faible créature qu'il a ravie à sa famille, immolée dans ses affections passées, sacrifiée dans son avenir social ; et il admire tant de dévouement, d'amour et d'abnégation : il reste accablé sous le poids de ces considérations puissantes, et reprend sa chaîne destinée à être non moins durable que si elle était consacrée par les paroles d'un maire ou la bénédiction d'un curé. C'est un mariage avec tous ses inconvénients, sans aucun de ses avantages. Il y a quelques consolations de moins, et bien des regrets de plus.

Et ne croyez pas que cette femme dont il accepte le joug à perpétuité soit une de ces ravissantes sylphides que vous rencontrez dans ses écrits. Souvent, en parcourant ses brûlantes pages, vous lui enviez ce sentiment du beau qui lui fait rassembler les plus suaves parfums de la poésie pour la création de son Ève. Sous sa plume, la femme n'est pas une substance incarnée, c'est une fille de l'air, une fleur des cieux, un rayon du soleil divin. Que de grâces dans sa taille ! que de mélodie dans sa voix ! que d'éclat sous sa flamboyante paupière ! Ah ! bienheureuse la mortelle sur qui tomberont les regards du poète ! Gloire à la compagne qu'il appellera la préférée de son cœur ! car ce choix doit être le triomphe de la beauté, l'hommage le plus pur de l'intelligence se prosternant devant la sublimité de la forme. Eh bien ! tout cela peut être très-logique, mais tout cela n'est pas vrai. L'homme de lettres ne sait pas mieux choisir une femme que l'épicier ; il est dominé comme l'épicier ; il est trompé comme l'épicier. Sa compagne n'est que trop souvent commune de cœur et de corps ; elle ne sort pas des réalités de la vie, et ne sait apprécier les écrits du poète que par leur valeur en numéraire. En vertu de quelle loi se font ces singulières unions ? Quelles sont ces affinités mystérieuses qui rapprochent ce qui est dissemblable et assimilent les contraires ? Ne serait-ce pas la physiologie providentielle qui préside au croisement des races, ou bien la punition de l'orgueil humain sans cesse rappelé aux exigences de la terre par les accents bourgeois d'une femme toute matérielle ?

Quoi qu'il en soit, dans son ménage de fantaisie, l'homme de lettres surpasse peut-être en abnégation le mari le plus orthodoxe. Ce farouche lion qui secouait si fièrement sa crinière ondoyante, est mené en laisse comme un animal de ménagerie ; ce superbe Prométhée qui défiait le ciel, reste courbé sous le despotisme d'un pot au feu de hasard. C'est un modèle à présenter aux époux débonnaires qu'il a persiflés, aux plus honnêtes des pères de famille qui ont réjoui sa verve. Semblable aussi aux victimes de toutes les tyrannies, il aime à se consoler par des comparaisons, et au

sein de ses douleurs domestiques il évoque les souvenirs de Jean-Jacques, qui rêva Julie et vécut près de Thérèse.

On n'a pas encore, dans les théories constitutionnelles, assigné de place à ce pouvoir que les Anglais appellent *petticoat government* (gouvernement du cotillon). Mais on dirait qu'il a été créé spécialement à l'usage de l'homme de lettres, et sous ce rapport la légitimité du joug n'ôte rien à sa pesanteur. Si de nos jours les Socrates sont rares, en revanche les Xantippes ne font pas défaut; et plus d'une scène renouvelée des Grecs a fait mentir l'article 215 du Code civil.

Il faut convenir toutefois que nos Xantippes ont meilleure façon que l'Athénienne. Leur empire est moins orageux, quoiqu'il soit non moins puissant, et si elles réussissent à dominer, elles ont le bon goût de ne pas en convenir tout haut.

Chez la femme d'un écrivain, la coquetterie a toujours quelque chose de plus exagéré et pour ainsi dire de plus franc que chez la femme du monde. Elle apporte à sa toilette des prétentions d'artiste, et affiche dans les modes une certaine indépendance; s'imaginant que l'on peut réussir dans les salons comme dans la littérature, à force d'originalité. Dans une réunion de femmes, cherchez celle qui aura le plus grand étalage de plumes, le plus lourd massif de fleurs, la plus large surface de chair décolletée: ce sera la femme d'un écrivain.

Mais Dieu vous garde de rencontrer ces épouses admiratives, qui sont toujours en extase devant le génie de leur conjoint! Il vous faudra subir toutes les exagérations d'un fanatisme rabâcheur et d'un culte pédantesque. On vous répétera les beaux vers du poète; on vous citera ses mots heureux, on vous initiera même dans tous les détails de la biographie domestique; car tout est grand chez un grand homme, et jusque dans ses actes intimes, il y a quelque chose de cosmogonique.

Ce n'est pas que ces louangeuses aient pour leurs maris une tendresse exceptionnelle; mais elles en font l'idole de leur vanité; et l'environnent de rayons, afin d'en attirer sur elles quelques reflets détournés.

Autrefois, lorsque les lettres, encore vassales de la noblesse, vivaient modestement sous le patronage d'un grand, chaque seigneur avait son client littéraire, chaque hôtel avait son poète. L'homme de lettres remplaçait le fou. Ce fut, dit-on, un progrès. Pour le seigneur, sans doute; mais pour l'écrivain, c'est contestable. Il ne figurait à table que pour assaisonner le repas, et n'était guère considéré que comme un entremets piquant. Une haute réputation pouvait à peine le placer au niveau des commensaux titrés. Cependant l'intelligence gagna peu à peu du terrain, et l'homme de lettres, affranchi, domina dans les salons où il se donna la mission de parler haut et beaucoup.

Aujourd'hui, dégagé des liens de son antique tutelle, il s'est fait protecteur à son tour, distribue des grâces et laisse tomber des faveurs. De lui seul dépendent les titres de noblesse, et ce n'est pas l'unique occasion où il fasse mentir la charte-vérité<sup>1</sup>. Mais, quoiqu'il ait détrôné la noblesse dans le domaine politique, il ne l'a

<sup>1</sup> Le roi fait des nobles à volonté. (Art. 62 de la Charte de 1830.)

pas encore remplacée dans les salons. L'homme de lettres n'est point ce que l'on appelle un homme du monde : il semble se rappeler cet esclavage domestique qui le condamnait à être toujours aimable, et, dans sa réaction d'indépendance, il met tout son esprit à ne pas être spirituel. Voyez ce grand jeune homme guindé, gourmé et boutonné, qui n'a ouvert la bouche que pour murmurer quelques phrases vides comme un discours du trône : c'est un homme de lettres. Il s'étudie à être insignifiant ; il se pose en nullité, s'efface avec prétention, et surveille tous ses mots de peur qu'on n'y rencontre quelque chose qui ressemble à une pensée. C'est une méthode nouvelle pour se faire remarquer, qui ne manque pas d'une certaine profondeur ; s'il faisait preuve d'esprit dans sa conversation, ce ne serait que répondre vulgairement à l'attente générale ; s'il se rendait aimable, ce ne serait que faire concurrence aux beaux diseurs des salons. Le parti le plus sûr est de promener autour de soi un continuel désappointement. Si tout le monde ne goûte pas la mystification, tout le monde en parlera. Què doit désirer de plus un auteur en renom ?

Dès que l'homme de lettres a gagné ses éperons par quelques feuilletons tourmentés, une des premières satisfactions qu'il accorde à son amour-propre est de se faire mouler en statuette. La statuette, voilà aujourd'hui l'ornement de nos musées littéraires : le magasin de Susse, voilà le panthéon de nos grands écrivains. Surtout, quand vous commandez votre statuette, n'oubliez pas de faire graver sur le piédestal votre nom en lettres gothiques. C'est une annonce gratuite, une réclame à poste fixe. L'étranger, le provincial qui voit creusé dans le plâtre le nom de M. Olybrius, doit nécessairement conclure que M. Olybrius est un grand homme.

Après tout, il y a dans la statuette une certaine logique. Autrefois la gloire littéraire se concentrait sur quelques têtes choisies : aujourd'hui, elle est éparpillée sur une multitude de fronts : la somme de ses rayons se divisant à l'infini, chacun n'a pu en avoir qu'une faible proportion. Il a donc fallu, pour cette gloire en détail, une sculpture en détail, pour ces diminutifs de talent, des diminutifs d'honneurs.

Le côté marchand de la vie littéraire n'a rien de poétique chez aucun écrivain : il n'a rien surtout de séduisant pour celui qui débute. Un talent inconnu n'a pas de valeur vénale ; car il en est des célébrités de l'intelligence comme de toute autre denrée : chacune d'elles est cotée sur la place ; chaque auteur a son cours, ainsi que l'asphalte et le savon de Marseille ; le taux de l'esprit varie comme celui des actions industrielles.

L'homme de lettres qui ne s'est pas encore fait un nom, et qui par conséquent n'a pas encore de cours, se met volontiers à la discrétion de l'éditeur. Sa modestie industrielle va jusqu'à l'abnégation. Timide et réservé lorsqu'il présente son reçu, il glisse avec pudeur dans sa poche la somme légère qui doit payer ses longues veilles et ses pénibles recherches. Mais dès qu'il a réussi à faire parler de lui, dès que sa plume a une valeur sur le marché, il change de façon et de langage. A son tour il dicte des lois : il discute avec l'éditeur le prix de chaque ligne ; il débat la justification, *pige* des fractions d'alinéa, et compte les lettres une à une. Peu s'en faut qu'il ne fasse mettre en ligne de compte les points et les virgules. Si l'éditeur exploite habilement l'obscurité du mérite, l'auteur en renom escompte à gros intérêts la gloire

de sa réputation. Je ne dis pas qu'il ait tort; mais c'est donner raison à l'éditeur. Chacun tire parti des avantages de sa position.

Trop souvent aussi l'écrivain justifie bien des accusations, en faisant trafic de son nom et en acceptant, moyennant prime, la paternité d'un ouvrage dont la façon est confiée à des apprentis littéraires. Puis le débonnaire public s'étonne de voir des pages indignes du célèbre auteur qui charmait ses loisirs. C'est que le célèbre auteur donne pour son œuvre ce qui n'est que sa marchandise.

Une autre opération industrielle du grand homme consiste à remettre au jour les produits avortés de son jeune âge. C'est un calcul, en même temps, de commerce et de vanité. D'un côté, ces élucubrations juvéniles lui sont payées au taux de sa célébrité; de l'autre, il a la satisfaction de jeter à la face du public ces œuvres autrefois dédaignées, en lui demandant avec fierté la cassation de ses jugements. Mais le public trouve en les relisant des motifs de confirmation, et les premiers nés du grand homme demeurent ce qu'ils étaient, des enfants rachitiques.

#### PHYSIOLOGIE INTELLECTUELLE ET MORALE.

Il y a dans la république des lettres une multitude de petites églises, où les adeptes s'adorent à tour de rôle : ce sont les temples de la camaraderie. On se jette l'eau bénite, on se passe l'encensoir; chacun a son jour pour être dieu : c'est une touchante égalité d'ambitions au même niveau.

La camaraderie est en même temps un obstacle au talent qui se respecte, et un appui pour la médiocrité qui tend la main. C'est une assurance mutuelle contre l'obscurité : la police se paie en éloges fraternels et la prime se compte en menue gloire. Les assurés se cramponnent l'un à l'autre, se font la courte échelle, et se croient de grands hommes.

Accourez, jeunes écrivains, qui voulez vous faire un avenir sans travail et un nom sans talent; accourez vous enrôler dans la coterie : venez servir de compères aux grands prêtres de l'endroit; de temps à autre ils daigneront changer de rôle : encensez et vous serez encensés; adorez et vous serez adorés. De toutes vos études classiques, ne retenez que ce vers :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

C'est vieux, mais c'est d'une application tous les jours nouvelle. Gardez-vous donc de laisser tomber un regard sur l'écrivain indépendant qui marche dans l'isolement de son orgueil, et s'imagine arriver à la réputation sans les épaulements de la camaraderie. S'il veut élever la voix, étouffez-la sous vos clameurs; si vous rencontrez son nom, effacez-le sous votre encre. « Hors de l'église point de salut. » Que le schisma-

tique courbe la tête ! Que l'enfant révolté de la littérature soit chassé des abords des feuilletons, des revues et du théâtre ! Que nous importe son manuscrit, qui n'a d'autre mérite que le mérite ? Nous en avons là des volumes qui parlent de nous, de nos œuvres et de nos idées. Arrière cet esprit rebelle qui ne veut pas mettre sa gloire à notre disorétion ! À lui les longues veilles sans consolation ! à lui tous les désespoirs de l'oubli ! à lui les angoisses de l'hôpital ! Et s'il y meurt, à l'hôpital, oh ! alors, nous lui pardonnerons, nous trouverons dans sa mort un texte de beaux discours, nous lui ferons de la gloire lorsqu'il ne pourra plus en jouir, et nous consacrerons à son monument funèbre un argent qui aurait pu le faire vivre, s'il eût accepté notre patronage et grossi notre clientèle.

La vanité des hommes de lettres n'a pas toujours une logique très-rigoureuse. Dans la question de la propriété littéraire, leur ambition n'a, certes, rien de bien superbe. Ils s'en vont priant partout qu'on les mette au niveau des industriels, qu'on applique à leurs productions la législation de l'épicier et de la fruitière. Ce n'est plus le temple des Muses qu'il faut ouvrir aux poètes ; c'est le temple de la Bourse ; c'est le tribunal de commerce, dont ils veulent à toute force devenir justiciables, pour faire le négoce de leurs vers et le courtage de leurs inspirations.

Lorsqu'on s'érige en arbitre de l'intelligence, en dispensateur de la gloire, en souverain du monde spirituel, il est bon de savoir jouer son rôle jusqu'au bout. Pourquoi donc ces doléances de l'homme de lettres, sur les oublis d'un gouvernement avare de secours et de récompenses ? N'est-ce pas se rapetisser à plaisir ? N'est-ce pas faire bon marché de soi-même que d'aller se plaindre gravement que la subvention accordée aux hommes de lettres, ne soit que de 200,000 francs, tandis qu'elle est de 400,000 pour les animaux du Jardin-des-Plantes ? Le peuple littéraire fait concurrence au peuple des forêts, et le roi des animaux se voit disputer sa pâture par le roi de la pensée ! Si c'eût été une boutade charivarique, rien de mieux : la rapprochement était drôle ; mais en faire des articles sérieux, c'est chez des écrivains de mérite une déplorable distraction. Faut-il donc vous apprendre que toute subvention doit être en proportion directe de la faiblesse du subventionné ? Plus on est placé bas sur l'échelle des intelligences, plus on doit être monté haut sur l'échelle de l'aumône publique. Ces quadrupèdes dont vous enviez le budget, reprochez-leur donc aussi leurs chaînes et leur prison ; car c'est pour les chaînes et la prison que les subventions sont faites. Mais vous, généreux défenseurs de la liberté, vous qui vous élevez par votre gloire au-dessus des dispensateurs des aumônes officielles, ne vous plaignez pas d'être oubliés dans la distribution des grâces : cet oubli est un hommage. Si le gouvernement vous croit grands et forts, n'allez pas lui dire que vous êtes petits et infirmes ; s'il croit à votre virilité, n'allez pas lui dire que vous êtes impuissants. Si vous tendez la main, que ce soit aux faibles pour les relever, et non pas aux forts pour leur demander appui. Alors vous pourrez vous redresser dans votre orgueil, car votre orgueil sera justifié par vos mérites ; alors vous pourrez contempler d'un œil calme l'avenir, car l'avenir vous appartiendra.

Dans le rapide exposé que nous venons de tracer des travers et des faiblesses de



L'homme de lettres, il est impossible sans doute de nous accuser de complaisance ou de flatterie. Mais il serait injuste, après n'avoir dissimulé aucun de ses défauts, de ne pas reconnaître ses incontestables mérites, de ne pas rendre hommage à ses services éclatants. Comme individu, il a sa part très-large des infirmités humaines; mais comme fonctionnaire social, il lui revient une noble portion de gloire, et sa place est au sommet de l'échelle dans la hiérarchie de la civilisation. Lorsqu'il descend au niveau des médiocrités les plus vulgaires, c'est qu'il tourne dans les rayons de son cercle personnel; mais, lorsqu'il se déploie dans les vastes milieux de la sphère sociale, il grandit en proportion de ses efforts, et plane de toute la hauteur de sa pensée au-dessus du monde matériel qui le condamne à être homme.

Aujourd'hui que le génie des révolutions a proclamé le règne de l'intelligence, l'homme de lettres s'est trouvé mêlé à toutes les luttes du forum, à tous les orages de la place publique. Puissant acteur dans nos drames politiques, de sa voix éclatante il appelle à lui la foule, et la foule l'a suivi. L'épée de Brennus s'est trouvée plus légère que la plume de l'écrivain.

Si parfois les exagérations de l'esprit de système, et les charmes trop faciles du paradoxe ont entraîné les écrivains trop loin et trop vite, le public, qui sait toujours s'arrêter à temps, ne les a pas suivis au delà des limites du vrai; mais, profitant de leurs leçons dans ce qu'elles ont d'utile, il leur sait encore gré de ce qu'elles ont de séduisant.

C'est en vain qu'un passé agonisant veut réhabiliter d'anciennes grandeurs, et rendre un éclat factice aux splendeurs qui s'éteignent: les hommes de lettres sont aujourd'hui les puissants de la terre, les apôtres des destinées nouvelles, les missionnaires de l'avenir. Les miracles de la Pentecôte se sont renouvelés: l'Esprit Saint est descendu en langues de feu, et c'est sur le front de l'écrivain que brille le signe éclatant de la rédemption. Qu'importent les faiblesses humaines qui nous paraissent si choquantes, parce que nous les voyons de si près? elles seront oubliées, ainsi que l'a été la faiblesse de saint Pierre reniant Jésus à l'heure du danger. Qu'importe la confusion de tous ces écrits qui se croisent, se heurtent, se contredisent, se démentent, et semblent apporter dans le domaine de l'intelligence la guerre universelle? Du milieu de ce chaos, jaillissent des éclairs de vérité, qui bientôt, réunis en un seul rayon lumineux, jetteront au loin une flamme éclatante, destinée à être le flambeau de l'avenir. Tout ce qui est faux restera enseveli dans la nuit éternelle; mais les vérités sociales, dégagées des passions qui les obscurcissent, sortiront radieuses de nos combats littéraires, et formeront le brillant héritage transmis à la postérité par l'écrivain du dix-neuvième siècle.

ÉLIAS REGNAULT.

